

Maryse Wibert, Médecin

**Chapelle Universitaire Notre-Dame de la Paix
Témoignage aux messe du 17 mars 2024**

Le Carême est un chemin de conversion qui prépare nos cœurs à la fête de la Résurrection.

Cette année à l'initiative du père AUBERT et du père MALVAUX, j'ai été invitée pour ce temps de retournement des cœurs à faire une relecture de ma vie professionnelle et rendre témoignage de la manière dont le Seigneur m'invite à témoigner de sa Bonne Nouvelle : *immânû 'él* (עֲמָנוּ אֱל), « Dieu est parmi nous ».

Cependant comme peut-être pour certains d'entre vous, je me montre parfois assez dubitative de la réalité tangible de cette bonne nouvelle dans cette incarnation, dans cet ici et maintenant, imaginant sans grande difficulté l'enfer plutôt sur terre et le paradis au ciel.

Combien de fois, devant l'état du monde ou de ma vie, n'ai-je pas repris à mon compte cette phrase de Bernard Clavel dans Les Fruits de l'hiver : « **Mais qu'est-ce qu'on a donc fait au Bon Dieu, pour mériter ça !** »

J'ai longtemps pensé, par orgueil je le reconnais aujourd'hui devant vous, que si j'ai choisi de faire médecine c'était non seulement pour me donner les moyens de tenter de réparer le mal subi et alléger la souffrance du monde mais sans doute aussi par besoin de reconnaissance du Tout Puissant.

Bien que fréquentant l'Université Jésuite Notre Dame de la Paix pendant mes candi médecine, je n'avais pas encore fait mienne à l'époque, la démarche ignatienne de discernement qui m'a permis de comprendre petit à petit que le Seigneur ne me demandait pas de sauver le monde (Il s'en était déjà chargé Lui-même : cf. 2 chroniques 20,15 : « *car ce combat n'est pas le vôtre mais celui de Dieu* ») mais de témoigner comment Il m'avait, de tout temps, sauvée et délivrée du Mal.

Née dans une famille de parents défaillants et aînée de ma fratrie, j'ai été, et ce dès mon plus jeune âge appelée à prendre des responsabilités qui n'auraient pas dû être les miennes et me dépassaient largement.

« **La contrainte crée l'adaptation** », dit l'adage. Les épreuves nous forgent, nous forment mais parfois nous déforment, à l'image de ces arbres qui grandissent dans un sol trop sec et se déforment en cherchant l'eau et la lumière.

Dans mon cas, j'ai appris très tôt à développer une personnalité de sauveur, faite d'abnégation de soi mais aussi de grandiosité, qualités fort prisées dans le métier de soignant ! Dans cet état d'esprit, j'ai choisi une profession qui m'a certes permis d'honorer ma vocation de prendre soin des plus petits, des fragiles, des souffrants, des désespérés mais qui n'était pas sans piège ...

L'enfer est pavé de bonnes intentions et la tentation de toute puissance n'est jamais tapie très loin de nos meilleures intentions. En embrassant cette vocation j'ai découvert tapi au fond du cœur un autre désir beaucoup moins noble et glorieux que de porter aide aux affligés, nourri par un désir de revanche sur l'adversité de mon enfance, le désir grandiose de montrer à ce « Dieu notre Père » que je connaissais si mal quelle fille formidable j'étais, solide et responsable des plus petits qui lui étaient confiés et capable de relever le défi de sauver le monde de sa noirceur !

Savez-vous quelle est la différence entre Dieu et un médecin ? Dieu Lui dans son immense Sagesse sait qu'il n'est pas médecin !

Heureusement, même dans nos pires égarements, la fidélité du Seigneur nous garde et nous protège. Au contact des malades et des blessés de la vie que j'ai eu la chance de rencontrer dans mon métier, j'ai petit à petit appris, non sans mal, l'humilité. Et pour tout vous dire, je suis loin d'être au bout de ce chemin rocailleux, fait de chutes et de relèvements...

Si j'ai pu prendre soin de ceux qui m'étaient confié, les aider, leur redonner parfois, force courage et espérance dans l'épreuve de la maladie qu'ils traversaient, j'ai pas à pas, et non sans réticence, appris à leur écoute que leur guérison ne dépendait jamais de moi. J'ai petit à petit pris conscience que je n'étais que l'instrument d'Un plus grand que moi.

« **Je le pansay, Dieu le guarist** » disait le barbier et chirurgien Ambroise Paré. Considéré aujourd'hui comme le père de la chirurgie, il avait compris l'enseignement d'Hippocrate que l'on retrouve dans son œuvre *De la nature de l'Homme* : « **La force qui est en chacun de nous est notre plus grand médecin.** »

Cette force qui guérit, nous sommes appelés à la découvrir chaque jour, l'entendre nous guider à travers tous les aléas de notre existence, dans nos joies comme dans nos peines vers la vraie Vie, cette vie éternelle promise à chacun d'entre nous.

Les Voies du Seigneur sont impénétrables... et la guérison attendue n'est pas toujours celle à laquelle nous aspirions... C'est le paradoxe du mystère de Pâques : nous pouvons guérir aux yeux de Dieu, sans être guéri aux yeux du monde, et nous pouvons mourir aux yeux du monde pour vivre éternellement.

En demandant le sacrement des malades aujourd'hui devant vous, je reconnais que je me trompe encore souvent de cible, que la seule Guérison est celle qui relève et n'est pas celle qui nous préserverait de notre Incarnation

C'est cette guérison là que je demande à ce « *Notre Père* » dont je peux accueillir aujourd'hui la Bienveillance, qui n'a de cesse de m'attendre et m'espérer malgré mes errements.

Qu'Il nous aide à toujours honorer notre filiation divine, nous souvenir de notre Noblesse et continuer à rendre humblement témoignage de son Amour Infini pour chacun d'entre nous pour nourrir l'Espérance du monde en attendant l'avènement de son Royaume. Amen